

INTRODUCTION

On était assis tous les cinq, cette nuit-là, on parlait de trésors disparus et on échangeait nos aventures. Qu'est-ce qui restait à découvrir?

« C'est en Inde que ça se passe, suggéra Jim. L'un de nous devrait partir à la recherche du canard à tête rose. Ça fait des années qu'on ne l'a pas vu. Extrêmement rare... l'oiseau le plus insaisissable au monde. »

Le lendemain, je me rendis à la bibliothèque et dénichai plusieurs livres qui mentionnaient l'oiseau aperçu pour la dernière fois cinquante ans plus tôt, en Inde. Un volume contenait un dessin du palmipède, je le contemplai longuement et imaginai que j'apprenais son chant. L'image ne devait plus me quitter; où que je sois, quoi que je fasse, l'idée de rechercher le canard l'emportait sur tout le reste.

Deux mois plus tard, je vendais mon appartement et entreposais le reste en garde-meuble.

J'ai pris un taxi pour l'aéroport de Kennedy et me suis envolé pour l'Inde.

Ce qui suit est le récit de ma quête pour le canard à tête rose telle que je me la rappelle. J'ai pris des notes tout au long du voyage mais j'ai bientôt découvert que c'est dans l'imagination que résidait la clé du voyage.

I

LE MARCHÉ AUX OISEAUX DE CALCUTTA

Dans une ville où les panneaux indicateurs sont une denrée aussi rare que les arbres, je manque cruellement de repères. Depuis un jour et demi, je déambule dans Calcutta à la recherche du canard à tête rose et les seules personnes qui me m'adressent la parole sont les boutiquiers et les vendeurs à la criée qui essaient de me fourguer quelque chose. Puis, par chance, je tombe sur l'office du tourisme.

À l'intérieur, une bouilloire bout sur un poêle et l'odeur du Darjeeling embaume l'air. Trois hommes en dhotis jouent du balai d'une manière nonchalante. À la réception, les employés ont l'air préoccupé et effeuillent du pouce des piles de papier. J'avise une brochure de tourisme et un gros homme lève enfin les yeux sur moi. Son nœud de cravate disparaît sous des bajoues et un double menton.

— Avez-vous besoin d'aide? interroge-t-il d'une voix indifférente.

— Ça, c'est sûr.

Il dodeline de la tête, met la main dans sa poche et me tend une carte de visite. Son nom est inscrit en hindi et en anglais mais semble impossible à prononcer. Je décide de l'appeler « Monsieur ». Il me fait signe de m'asseoir alors que je déplie une carte de la ville, la meilleure que j'aie pu trouver. Hier, alors que j'en cherchais une dans les librairies, j'ai pu constater que les plans de Calcutta sont étonnamment imprécis, oublient des rues, ne sont pas à l'échelle et ne respectent aucune orientation. Les locaux expliquent, en guise de plaisanterie, que les cartes sont des mauvais tours stratégiques imaginés par l'armée pour semer la confusion chez les généraux pakistanais.

— Ah! nous sommes là, déclare l'officiel en trouant la carte de la pointe de son crayon, détruisant ainsi la partie inférieure de Park Street.

Il me désigne les attractions touristiques habituelles qui sont toutes clairement signalées : les jardins botaniques, le pont d'Howrah, le Victoria Memorial, le musée de Calcutta et d'autres lieux qui sont pour moi de peu d'intérêt. Enfin, il me demande où je veux aller.

— Eh bien, monsieur, j'essaye de trouver le marché aux oiseaux.

Il déglutit avec difficulté, tire un bouton de sa veste. Je répète. Il semble encore plus surpris. Secouant la tête d'un air désapprobateur, il prend un bloc.

— Nom, ordonne-t-il, en plissant ses yeux noir de jais.

— Pardon?

— Nom et passeport.

Il respire lourdement. Je lui tends mes papiers.

— Pourquoi voulez-vous aller là-bas? Le marché n'est pas... euh, comment dirais-je... n'est pas très propre.

Cette constatation me fait sourire. Calcutta est tout sauf propre. Construite sur un marécage que l'empereur mogol Aurangzeb avait loué avec joie aux Anglais au XVII^e siècle, elle est sans doute la métropole la plus sale du monde. Un remblayage intensif n'a pas suffi à enterrer la fange sur laquelle la Grande-Bretagne faisait flotter son empire.

Le fonctionnaire finit de noter les renseignements qu'il prélève de mon passeport et réitère son avertissement.

— Ce que je veux dire est que le marché aux oiseaux n'est pas un endroit sûr. Je ne saurais le recommander.

Je reste muet, ce qui le rend nerveux et aiguise ses soupçons. Je l'apprendrai assez tôt, les gens assis derrière des bureaux administratifs interprètent la réticence comme du désaccord.

— Vous devez me répondre. Pourquoi voulez-vous aller au marché aux oiseaux? crie-t-il bien fort, jetant un coup d'œil circulaire dans la salle pour s'assurer que ses collègues le regardent. Si on m'arrête, il veut que les autres sachent qu'il aura essayé de me dissuader.

— Je cherche le canard à tête rose, monsieur... un oiseau très rare.

Il gribouille quelque chose et tapote sa tête de son crayon.

— Qui? Avez-vous une adresse?

Je lui explique que la canard à tête rose n'a pas d'adresse, du moins pas permanente. Et, bien qu'une demi-douzaine d'entre eux aient fait surface au marché aux oiseaux de Calcutta au temps où Victoria était impératrice, l'oiseau n'a pas été repéré depuis cinquante ans. Et Calcutta, pivot du Raj, ancien centre du commerce de canard rose, est l'endroit logique pour commencer mes recherches. J'espère dégoter un vieil habitué du marché qui en aura entendu parler et pourra me mettre sur la voie.

L'officiel se couvre le visage de ses mains grassouillettes et grommèle quelque chose d'incompréhensible. J'imagine qu'il implore Vishnu, dieu hindou de la préservation, de sa protection. Pour le calmer, je sors l'édition de 1979 du *Livre des oiseaux indiens* de Salim Ali. L'auteur est célèbre dans toute l'Inde et l'ouvrage publié par la Société d'Histoire Naturelle de Bombay qui conserve tous les dossiers sur le canard à tête rose. Je le lui tends mais il secoue la main et pince les lèvres. À la page 19, on trouve une illustration en couleur du canard. La montrant du doigt, j'explique que le canard à tête rose est un des plus grands trésors de l'Inde, un palmipède au plumage spectaculaire, le plus rare et le plus insaisissable des oiseaux du monde. Cela l'intrigue et il scrute la planche. Le nom hindi de l'oiseau est *gulab-sir* mais les ornithologues s'y réfèrent par *Rhodonessa caryophyllacea*. Un homme qui chassait dans le Bihar, dans la région de Darbhanga, fut le dernier à confirmer sa présence en 1935. Malheureusement, il ne reconnut son trésor qu'après l'avoir arraché à la gueule de son retriever. Toutes les tentatives pour les élever en captivité ont échoué; en fait, la captivité les rend apathiques, ils refusent de s'alimenter, déjouant les intentions de leurs geôliers. Privés de liberté, les canards à tête rose préfèrent, semble-t-il, se laisser mourir.

J'explique encore que la plupart des naturalistes pensent que le canard à tête rose s'est éteint mais ma théorie est qu'en réalité il se cache, ayant les meilleures raisons du monde de se faire tout petit. Bien que son habitat naturel dans la région de Calcutta ait été détruit, des poches isolées de

marécages existent encore dans la plaine du Bengale et des points de nidation subsistent dans le nord-est de l'Inde.

L'officiel reste silencieux mais il n'est plus inquiet. Je continue mon monologue, espérant que lui aussi finira par apprécier la magie de ce bel oiseau. Les mots se bousculent dans ma bouche. La lumière se fait enfin dans son esprit et mon fantasme prend forme à ses yeux. Il émet un petit rire.

— Vous me racontez des salades, n'est-ce pas?

— Pas plus à vous qu'à moi, monsieur.

Il reprend la carte et ébauche un plan du marché aux oiseaux, l'endroit le plus accessible pour acheter un oiseau à Calcutta. Il me tend le plan et fait une grimace :

— Au début, je pensais que vous étiez un drogué ou un trafiquant.

— Ciel, non!

— Bonne chance, dit-il, en reculant sa chaise et en se levant. Il est encore plus gros et plus grand que je ne croyais. Il me tend une autre carte de visite. Appelez-moi si vous le trouvez.